

LES PASSE-**MURAILLES**

Collection dirigée par
Emmanuelle Dugain-Delacomptée

*La littérature permet de franchir
des murs, de rencontrer l'ailleurs.*

Ici, chaque livre vous emmène de l'autre côté.

*Dans une autre époque, un autre pays, une autre
œuvre, un autre milieu, un autre genre...*

*Ici, plus de cloisons : le romanesque peut se mêler
au théâtre, l'essai à la fiction, l'image au texte.*

*Voilà ce que propose « Les Passe-murailles » :
une ouverture. Une liberté.*

*Sous les
feux d'artifice*

GWENAËLE ROBERT

*Sous les
feux d'artifice*

roman

LES PASSE-**MURAILLES**

Conception graphique : Justine Dupré

Composition : Peter Vogelpoel

Dépôt légal : août 2022

ISBN 978-2-7491-7309-2

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2022

92, avenue de France, 75013 Paris

*à Christian Guillet,
en témoignage de ma grande reconnaissance*

« Nous sommes des navires lourds de nous-mêmes,
Débordants de choses fermées nous regardons
À la proue de notre périple toute une eau noire
S'ouvrir presque et se refuser, à jamais sans rive »

Y. Bonnefoy, *Les Planches courbes*

« Sans tirer un coup de feu, sans tirer une épée...
nous avons amené le monde entier à nos pieds. [...]
Aucun pouvoir au monde ne prendra le risque de
faire la guerre au coton. Le coton est roi! »

J. H. Hammond, sénateur de Caroline du Sud, 1858

« *It's a quiet day.* »

R. Semmes, journal de bord

Prologue

En ce temps-là, la Terre était divisée en deux mondes, séparés par les eaux : l'Ancien et le Nouveau.

Parfois, il arrivait qu'un morceau de ces continents se décroche, traverse les mers puis aborde le rivage opposé où sa greffe s'avérait incertaine.

Le 11 juin 1864, deux échantillons arrachés à leurs terres originelles échouèrent sur les rives contraires.

Le premier, héritier du vieil empire des Habsbourg, accostait à Veracruz.

L'autre, venu du golfe du Mexique, mouillait dans le port de Cherbourg.

Ce roman raconte leurs histoires croisées.

1.

11 mai 1864
Océan Atlantique

Il ne l'a jamais touchée. Ni au soir de leurs noces, ni après. Pourtant cette nuit-là, ils ont dormi dans le même lit. Elle ne connaît rien aux choses du sexe, mais elle sait que c'est là que ça aurait dû se produire, le rapprochement de leurs deux corps vierges que séparait le voile d'une chemise de coton. Il ne s'est rien passé. Ils sont demeurés à distance l'un de l'autre, sous les draps empestés où leurs chiffres étaient partout brodés en rouge, son *C* enlacé à son *M*, comme une incitation à se mêler l'un à l'autre, en relief. Elle est restée longtemps immobile, les yeux fixés sur les lettres rouges qui se détachaient sur les draps, à la lueur du rayon de lune. Elle attendait de rencontrer sa peau, de sentir sa main sur son ventre, de deviner sa jambe contre la sienne, elle retenait son souffle, contractait ses muscles. Rien ne venait. Elle ne percevait même pas, sous les draps, la chaleur de son corps à lui, une sorte de rayonnement, l'électricité de sa chair. Il faisait froid comme la veille, dans le lit à une place où elle avait dormi seule. On eût dit qu'il était absent ou rejeté si loin qu'elle ne pouvait l'atteindre. C'était comme si un fleuve invisible traversait le lit, les condamnant à demeurer sur deux rives séparées. Lentement, elle a passé son doigt sur les boursouffures de coton des lettres brodées.

Elle a senti sous la pulpe de son index l'injonction à s'unir, insistante, indiscreète, les courbes des majuscules enchâssées, *C* et *M*, Charlotte et Maximilien, et plus loin les initiales de leurs familles respectives, *S-C* et *H*, Saxe-Cobourg, Habsbourg, également enlacées. Soudain les initiales lui ont semblé obscènes, elle a repoussé le drap dans l'obscurité, elle s'est tournée vers lui, les yeux grands ouverts, effrayée de ce qui devait advenir, épouvantée qu'il n'advienne rien.

Il dormait. Elle l'a deviné à sa respiration régulière, au grognement plein de sommeil qu'il a émis en se retournant, soulevant le drap amidonné où s'est engouffré un air froid. Elle aurait dû être soulagée. La crainte de cet acte dont on n'avait rien pu lui dire – sauf qu'il était *naturel et impérieux* – s'éloignait. Elle bénéficiait d'un sursis. Mais celui-ci n'était pas moins inquiétant : et s'il durait toujours ? Est-ce qu'elle resterait vierge ? Est-ce qu'il ne l'aimait pas ? Était-ce sa faute ? Avant le mariage, on lui avait parlé de ses devoirs. « Tout dépend de l'épouse, de sa docilité et de sa capacité à se faire aimer. » Qui lui avait dit ça ? Sa femme de chambre ? Sa grand-mère ? Son confesseur ? L'avait-elle lu quelque part ? Elle était responsable de la bonne marche des choses. Responsable, c'est-à-dire coupable, si l'opération prenait un tour inattendu.

Dans l'obscurité de la chambre conjugale, Charlotte devinait confusément les conséquences dramatiques de cette nuit manquée. Elle voulait se rassurer. Ils n'étaient certainement pas les seuls, d'autres couples devaient vivre ainsi. Mais qui ? Elle a cherché dans son entourage, dans les ramifications de la famille royale de Belgique. Partout autour d'elle, des bourgeons surgissaient, des nourrissons

braillards attestaient des mariages dûment consommés, les ventres belges, les ventres français, tous fécondés par des princes. Un frisson l'a parcourue, elle avait froid, elle était seule. Sa main a cherché à tâtons le drap. Elle l'a remonté sous son menton. Elle a fermé les yeux, est descendue au fond d'elle-même, là où tout s'éclaircissait, là où sa volonté ne rencontrait aucun obstacle. Elle s'est promis que personne ne saurait rien de cet échec. Ni son père, ni ses frères, ni aucun des membres de sa belle-famille, ces Habsbourg empesés, obsédés par leur lignage. Elle a consacré le reste de la nuit à triturer l'abcès de cette blessure d'orgueil – après, elle n'y penserait plus. Elle se l'interdirait.

Lorsque l'aube s'est levée, elle n'avait pas dormi. C'est bien : il fallait afficher une petite mine. Au déjeuner, on lui a trouvé un air fatigué, mais résigné. Elle n'a pas démenti. Charlotte fait toujours ce qu'on attend d'elle.

Maintenant, sur le pont du bateau, elle y pense sans douleur. Son mari est accoudé au bastingage de la frégate, il regarde au loin, il aime la mer passionnément. Elle est le décor idéal pour ses épanchements mélancoliques, les rêveries de son esprit malade, gavé des poèmes romantiques mal digérés – Goethe, Hölderlin, Byron. Charlotte a craint jusqu'au moment du départ qu'il ne vienne pas. Maximilien a montré ces derniers temps des accès de mélancolie intense, des heures entières à rester prostré, muet, immobile tandis qu'elle se démenait pour remplir les malles, donner des ordres, boucler les préparatifs. Le dîner de gala organisé en l'honneur de leur départ a failli tourner au fiasco lorsqu'il s'est retiré brusquement, les épaules secouées par des spasmes nerveux. Son

médecin a eu beau affirmer aux convives que ce n'était rien, la fatigue, le temps orageux, personne n'a été dupe. Le cadet des Habsbourg a passé la soirée enfermé dans le pavillon du parc, abattu, criant à travers la porte au valet envoyé par sa femme : « Je ne veux plus entendre parler du Mexique ! »

Charlotte s'est appliquée à faire oublier l'incident. Elle a présidé le souper avec beaucoup de naturel et de grâce, assuré une conversation brillante avec ses voisins, en italien, en espagnol, en français – toutes les langues sont faciles pour elle. Elle a fait les honneurs du château de Miramare, a guidé les invités dans le parc tandis qu'un orchestre invisible jouait des valse viennoises. On l'a trouvée rayonnante, son nouveau titre d'impératrice lui allait à merveille, c'est ce qu'ils disaient tous. Elle acquiesçait : c'est vrai qu'elle est faite pour régner, elle le sait depuis toujours – ces choses-là se devinent très tôt affirmait son père, le roi de Belgique. Mais toute princesse qu'elle était, elle n'était qu'une fille qui, pour son malheur, avait épousé le frère cadet d'un empereur : la mauvaise équation qui vous condamne à rester dans l'ombre, à regarder les souverains régnants avec envie et tristesse, à attendre un tour qui ne viendra peut-être jamais. On ne parle pas du malheur de n'être pas dynaste, on l'éprouve en secret, comme une maladie honteuse. Il faut pour vous en délivrer un événement tragique, ou une nouvelle inattendue, une couronne qui vous tombe du ciel : pour elle, ça a été celle du Mexique, et même si son mari montrait des réticences à la coiffer, elle savait que c'était leur seule chance de régner, de guérir de l'obsession de l'ordre de succession.

Quand les derniers convives sont partis, elle s'est laissée tomber sur son lit, épuisée, satisfaite d'avoir sauvé la face. Elle fait cela mieux que personne, depuis toujours. La vie est un devoir qu'il faut accomplir, on le lui répète depuis vingt-quatre ans. Quand bien même on aurait droit à une part de faiblesse, son mari a tout pris, il n'y a plus rien pour elle.

Depuis qu'on est en mer, Maximilien va mieux. Il parle avec les marins, il s'intéresse aux machines, aux cartes. Chaque matin, dans le silence de sa cabine, il se consacre à la rédaction d'instructions destinées à la future chancellerie. Il dessine des uniformes. Ensuite, il déjeune avec elle. À ceux qui les côtoient sur le *Novara*, ils offrent le spectacle d'un couple pudique mais harmonieux. Heureux même, si tant est que l'équipage d'un bateau soit à même de juger des états d'âme de Leurs Majestés. Pour elle, ça ne fait pas de doute, ça se voit. Elle n'a jamais été aussi belle, un peu exaltée quand même avec ses yeux brillants et ses joues qui rosissent si facilement. Elle a le sentiment enivrant d'accomplir son destin, enfin. Elle a grandi avec l'idée de régner. On l'a élevée pour ça, on l'a mariée pour ça. Pourtant, tout a mal commencé. Elle n'a connu d'abord que l'échec – son mariage, le royaume de Lombardie-Vénétie perdu après deux ans de règne, à peine. Ensuite, la solitude, l'ennui entre les murs de Miramare.

À vingt-quatre ans, Charlotte prend sa revanche. En devenant impératrice du Mexique, elle répond à toutes les espérances, les siennes d'abord. Reste à découvrir le peuple qu'elle a promis de servir, le pays sur lequel elle règne déjà, qui est loin et un peu inquiétant à cause de

la guérilla et des régimes qui se sont succédé sans jamais réussir à y garantir la paix. Elle sait que l'armée française y piétine depuis deux ans, ce qui est mauvais signe attendu que c'est la plus puissante du monde. Mais elle a vu des photos, des peintures superbes rapportées à Miramare par la délégation d'Estrada. La végétation est splendide. On lui a montré d'extraordinaires collections de papillons, des colibris. Des cactus par milliers. Des temples éboulés entre des palmiers, les *Maranta*, les *Gloxinia*, ces noms mystérieux tracés au crayon sur des planches par des herboristes voyageurs. Et d'autres images de jungle, où des rideaux de lianes pendent langoureusement dans une débauche de tiges et de feuilles, où l'on devine une chaleur moite, rampante, dont elle sent confusément la sensualité. Dans son esprit la jonction se fait entre son désert conjugal et la verdure luxuriante de son empire. Elle devine un décor où renaître, l'humidité chaude qui remonterait par capillarité et viendrait inspirer son époux, peut-être. Elle goûte par anticipation ses noces enfin vengées dans la moiteur de la jungle mexicaine.

Elle sourit, tout ira mieux là-bas, tout s'arrangera. D'ailleurs, ce n'est plus si loin. On approche de la Jamaïque. L'océan lui a semblé petit, très facile à traverser, plein d'animation. Le *Novara* a croisé des navires américains, des corvettes sudistes surtout, condamnées à errer sur le globe tant que durera la guerre de Sécession. On s'est salué de loin, avec respect et courtoisie – révérence discrète, gestes de déférence, sourires. Charlotte a reconnu dans ces forceurs de blocus des gentlemen, des nostalgiques de l'ordre ancien qui regardent dans la même direction, c'est-à-dire par-dessus leur épaule, *laudator temporis acti*. Pour elle, c'est le contraire. Que regretterait-elle

du monde ancien dont l'ordre immuable la condamnait à jouer les seconds rôles, fille écartée du trône par la loi salique, épouse d'un cadet interdit de couronne ? Charlotte est tout entière tournée vers l'avenir, et l'avenir c'est cet empire que le Vieux Monde impose au Nouveau, preuve qu'il fait encore la loi sur le globe. À la messe quotidienne célébrée sur le pont, elle a prié pour la victoire des gentlemen sudistes. Par pur idéal ? Pas seulement. Elle sait que le nouvel empire du Mexique est destiné à mettre un frein à l'expansion yankee qui inquiète la France. Texas, Arizona, Californie, Nouveau-Mexique : ces États récemment tombés dans l'escarcelle américaine seront leurs nouveaux voisins. Elle devine que les relations diplomatiques seraient plus fluides si la Confédération gagnait la guerre. Il est toujours plus facile de s'entendre avec des gentlemen : on parle la même langue.

Le reste de la traversée, Charlotte l'a mis à profit pour organiser sa cour, rédiger une sorte d'étiquette inspirée de celle qu'elle a connue en Belgique. Ce sera raffiné et grandiose, un genre de Laeken tropical. Oui, tout s'arrangera. Napoléon III leur a promis une armée de vingt-cinq mille hommes et deux cent soixante-dix millions de francs, de quoi mettre un peu d'ordre en somme. Elle sort de son corsage le billet qu'elle garde toujours sur elle, comme un talisman : « *Vous pouvez être sûre que mon appui ne vous manquera pas pour l'accomplissement de la tâche que vous entreprenez avec tant de courage.* » Elle n'a rien à craindre. C'est l'empereur des Français qui l'a écrit. Un homme de parole et d'honneur, au sens où on l'entend dans notre immortelle Europe.

